

Quais du polar 2020 - Édition virtuelle

Textes d'auteur.es confiné.es

Nicolas Leclerc
Promenade au pays du noir

Chère lectrice et cher lecteur, les circonstances ont voulu que Quais du polar n'ait pas lieu cette année. Nous n'avons pas pu nous rencontrer, et j'en suis le premier navré ! Qu'importe, grâce à Quais du polar, et à la magie d'internet, je m'invite chez vous, avec tous les autres auteurs de l'édition 2020 !

Le polar, c'est une descente aux enfers, une visite de l'ancre du mal, un détour par les bas-fonds, une exploration des psychés les plus tordues, des relations les plus toxiques. C'est le plaisir de se confronter à tout ce qui fait peur, mal, à l'interdit. Ça permet au romancier d'attraper sournoisement le lecteur et de le malmener pour son plus grand plaisir.

Ça permet surtout de déterrer les cadavres de ce monde, de mettre l'ombre en lumière, les exclus, les opprimés, mais aussi les puissants, les corrompus, les révoltés, les trafiquants, les coupables et les innocents. C'est un genre protéiforme, avec une multitude de sous-genres. Quel lien entre Agatha Christie, Thomas Harris ou Jean-Patrick Manchette ?

Un seul : le crime.

Le polar permet une liberté sans égale, il fournit un cadre, quelques repères, que le romancier va s'ingénier à torde dans tous les sens. Il se fond dans le genre pour écrire ce qu'il a de plus noir et de plus profond en lui. Le polar nous sort les tripes. On ne peut pas tricher, il faut aller puiser en soi, se faire violence.

Le polar, c'est une lame chauffée à blanc, prête à trancher les chairs. Un genre mal-aimable, irrévérencieux, un sale genre.

C'est ça qui est tellement bon !

Tellement de films et de livres m'ont donné envie d'en écrire moi-même, et j'ai fini par m'y décider. Quel délice.

L'édition 2020 de Quais du Polar étant bien sûr annulée, l'idée d'une édition « virtuelle » qui nous a été proposée est une brillante idée, qui permet de communiquer avec les lecteurs, de se jouer du sort !

Pour l'occasion, j'ai concocté une sélection de romans, de films et de séries. Du policier, du thriller, certains même à la limite du genre, mais qui en utilisent certains codes. Une sorte de musée imaginaire du polar, un voyage dans les œuvres qui m'ont marqué, qui ont fondé le socle de mon imagination. La liste n'est pas exhaustive loin s'en faut et j'ai volontairement laissé des chefs d'œuvre de côté (Ellroy en roman, Le Parrain en film par exemple). Il s'agit véritablement de mettre en avant de coups de cœurs.

Vous trouverez ensuite une playlist de films noirs, créée en ligne par mes soins, regroupant 35 scènes de classiques et des pépites méconnues du film noir américain. Un lien vous permettra d'ouvrir la playlist dans votre navigateur, et à la suite j'ai rédigé un court descriptif, des impressions, une brève analyse de la scène choisie pour chaque film, ainsi qu'un lien individuel vers chaque vidéo. J'espère que le voyage vous plaira !

Bonne lecture, bon visionnage, bonne promenade au pays du noir !

Voici donc pour débiter quelques romans à dévorer sans retenue :

• Toute la série du 87ème District d'Ed McBain : 53 romans qui courent de 1956 à 2005, une œuvre unique en son genre, un panorama de cinquante ans de société américaine ! On n'est pas obligé de les lire dans l'ordre bien entendu. Le style direct et nerveux de McBain fait des merveilles, ses personnages sont fabuleux. Et les Presses de la cité viennent de rééditer l'intégrale, en 9 tomes !

- Aucune bête aussi féroce – Edward Bunker
- Les hommes de proie – Edward Bunker
- Sombre sentier – de Dominique Manotti
- Ténèbres, prenez-moi la main – Dennis Lehane (toute la série Kenzie/Gennero est à lire !)

- Brouillard d'automne – Frédéric H. Fajardie
- La manière douce – Frédéric H. Fajardie
- Laissez bronzer les cadavres – Jean-Pierre Bastid et Jean-Patrick Manchette
- Le démon – Hubert Selby Jr.
- De sang froid – Truman Capote

- La ligne de sang – DOA
- Le dernier arbre – Tim Gautreaux
- Misery – Stephen King
- Comment tuer un homme – Carlo Gébler
- Père et fils – Larry Brown
- Le diable, tout le temps – Donald Ray Pollock
- Shibumi – Trevanian
- Hôpital psychiatrique – Raymond Castells
- Le Bloc – Jérôme Leroy
- Les marécages – Joe R. Lansdale
- Robe de marié – Pierre Lemaitre
- Les lieux sombres – Gillian Flynn
- Imagine le reste – Hervé Commère
- Ce qu'il nous faut c'est un mort – Hervé Commère
- Je suis Pilgrim – Terry Hayes
- L'homme aux lèvres de saphir – Hervé Le Corre
- Un patelin nommé Estherville – Erskine Caldwell
- Le bon frère – Chris Offut
- Là où les lumières se perdent – David Joy
- Battues – Antonin Varenne
- Balancé dans les cordes – Jérémie Guez
- La guerre est une ruse – Frédéric Paulin
- Derrière la haine – Barbara Abel
- Islanova – Jérôme Camut & Nathalie Hug
- Tout Sherlock Holmes bien sûr
- Et un petit Agatha Christie de temps à autre, ça fait du bien.

Pour les films, j'ai choisi des films plutôt contemporains, qui jouent avec les codes du film noir (j'ai prévu par ailleurs une playlist de scènes de films noirs américains classiques) ou du néo-noir.

- Calme blanc – Philip Noyce
- Sang pour sang – Joel & Ethan Coen
- Fargo – Joel & Ethan Coen
- The Big Lebowski – Joel & Ethan Coen

- Face – Antonia Bird
- Angel Heart – Alan Parker
- Le dernier samaritain – Tony Scott
- Le choix des armes – Alain Corneau
- Dark City – Alex Proyas
- Runaway Train – Andrei Konchalovsky
- Bienvenue à Gattaca – Andrew Niccol
- Night Moves – Arthur Penn
- Memories of murder – Bong Joon-Ho
- 100 000 dollars au soleil – Henri Verneuil
- Robocop – Paul Verhoeven
- Le deuxième souffle – Jean-Pierre Melville
- The Yards – James Gray
- Chute libre – Joel Schumacher
- Sens unique – Roger Donaldson
- L'année du dragon – Michael Cimino
- Police – Maurice Pialat
- Thelma & Louise – Ridley Scott
- Perfect Blue – Satoshi Kon
- Blow Out – Brian De Palma
- Blade Runner – Ridley Scott
- Taking Lives – D.J. Caruso
- Seule dans la nuit – Terence Young
- Contre- enquête – Sidney Lumet
- 7h58 ce matin-là – Sidney Lumet
- Le Verdict – Sidney Lumet
- Le prince de New York – Sidney Lumet
- Serpico – Sidney Lumet
- Un après-midi de chien – Sidney Lumet
- Nos funérailles – Abel Ferrara
- King of New-York – Abel Ferrara
- The Hit – Stephen Frears
- La loi du plus faible – Lucas Belvaux
- Hitcher – Robert Harmon
- Les 3 jours du Condor – Sydney Pollack

- Revenge – Tony Scott
- Le passager de la pluie – René Clément
- La cérémonie – Claude Chabrol
- Les noces rouges – Claude Chabrol
- Randonnée pour un tueur – Roger Spottiswoode
- Un plan simple – Sam Raimi
- Crossing Guard – Sean Penn
- Le juge Fayard – Yves Boisset
- French Connection – William Friedkin
- Tuez Charley Varrick – Don Siegel
- Les frissons de l'angoisse – Dario Argento
- Le Limier – Joseph L. Mankiewicz
- Seven – David Fincher
- Heat – Michael Mann
- Jackie Brown – Quentin Tarantino

Et enfin des séries :

- Sur écoute (The wire)
- Engrenages
- The Americans
- Mindhunter
- The night of
- Unbelievable
- Seven Seconds
- Fargo
- Broadchurch
- The Shield
- Happy valley
- Boardwalk Empire
- Sons of anarchy
- Ripper Street
- American Crime
- No offence
- Life on mars

Spécialement pour cette édition virtuelle de Quais du Polar, je me suis amusé à préparer une petite playlist « film noir », avec dans l'idée de vous faire découvrir quelques pépites méconnues du genre ! Je me suis donc concentré sur des films américains de la période 1930 à 1956, l'âge d'or. Je ne suis volontairement pas allé vers les films mythiques comme Casablanca, Assurance sur la mort ou Le port de l'angoisse, ni vers les films les plus connus des réalisateurs phares, mais plutôt sur des coups de cœur personnels, des films parfois oubliés, des trésors cachés ! J'ai dérogé à cette règle pour certains, car j'avais envie d'inclure certaines scènes. Il y en a pour tous les goûts, tous les styles, il en manque plein, c'est certain, mais c'est en tout cas ma sélection de scènes. La playlist en compte 35, vous pouvez naviguer dedans, je les ai rangés dans l'ordre chronologique mais suivez vos envies !

Voici le lien pour la playlist entière :

<https://www.youtube.com/playlist?list=PLgKGlF1D6odDtsN33ebUYOG4jpuWJkywo>

Et voici un petit texte pour accompagner chacune des vidéos :

1932 - Je suis un évadé (I am a fugitive from a chain gang), de Mervyn LeRoy

Mervyn LeRoy est un cinéaste quelque peu oublié aujourd'hui, et c'est un tort, preuve en est ce film d'une violence et d'une noirceur insondables : ancien combattant de la première guerre mondiale, confronté à la crise, James se laisse embarquer dans un mauvais coup et prend dix ans de bagne pour un crime qu'il n'a pas commis. La descente aux enfers peut commencer.

Nous sommes en 1932, juste après la crise de 29. Nous sommes quasiment dix ans avant les débuts officiels du « film noir » avec Le faucon maltais puis Assurance sur la mort. Le film déploie une énorme puissance visuelle et sonore, une mise-en-scène sèche qui plonge tête en avant dans la misère sociale des années 20, des laissés pour compte du rêve américain.

Il est toujours bon de se replonger dans les films américains des années 30, ceux d'avant la censure du code Hays, et de découvrir les pépites subversives de William Wellman (Wild boys of the road, un Raisins de la colère avant l'heure), Mervyn LeRoy (Le petit

César, Gold diggers of 1933) ou encore dans le genre horrifique Tod Browning (L'inconnu, Freaks) et James Whale (Frankenstein, L'homme invisible).

Dans cette scène de Je suis un évadé, quasi muette, le suspense est tendu, tout passe par le son (hurlements de chiens / silence sous l'eau) et les jeux de profondeur (les jambes qui approchent sous l'eau). C'est percutant, ça prend aux tripes, c'est un immense film noir.

1940 - Rebecca, d'Alfred Hitchcock

Nul besoin de présenter Hitchcock ni son génie. Rebecca est son premier film américain, sous la houlette du producteur David O'Selznick, adapté du roman de Daphné Du Maurier.

Cette scène montre magnifiquement la manipulation psychologique que subit la jeune Mrs De Winter, incarnée par Joan Fontaine, l'emprise de la gouvernante est totale, elle est omniprésente à l'écran.

Et cette ambiance brumeuse, fantastique, qui nous plonge dans un univers fantasmagorique et menaçant, coupé de toute réalité.

On notera comment Hitchcock, plan après plan, resserre progressivement le cadre jusqu'au gros plan extrême, enferme le personnage, instaure un diabolique face à face, dont l'enjeu est la santé mentale de l'héroïne.

1940 - Une femme dangereuse (They drive by night), de Raoul Walsh

Raoul Walsh est un cinéaste touche à tout, qui a œuvré dans tous les genres du haut d'une filmographie de plus de 100 films des années 1910 aux années 1960. Il fait partie de ceux qui ont posé les bases du film noir. They drive by night s'intéresse à deux chauffeurs routiers qui font face à la dureté du métier, aux dettes contractées pour acheter le camion qu'ils se partagent... Un accident va faire basculer leur destin...

Comme toujours chez Walsh, la mise-en-scène se veut discrète mais ultra-efficace, sèche, sans artifices. C'est un cinéaste de l'action et du mouvement. Cette scène d'accident est économe en nombre de plans, le montage est tendu, le danger survient de plans d'éléments de bord de route (panneau, barrières) dévoilés par la lumière des phares.

1941 - La grande évasion (High Sierra), de Raoul Walsh

On voit également dans cette scène la science du rythme de Raoul Walsh, les passages en caméra embarquée qui précède le convoi de police, l'utilisation de l'accélééré, les inserts en gros plan sur Humphrey Bogart entrecoupés de plans large perdant la voiture dans le paysage, les mouvements secs de caméra balayant la route. Le maître-mot : tension.

Notons que le scénario de ce film est signé John Huston, qui rencontre Bogart à cette occasion, et que le succès de High Sierra lui permettra de passer à la réalisation et de signer Le faucon maltais... avec Bogart dans le rôle principal.

1941 - Chasse à l'homme (Man hunt), de Fritz Lang

La scène d'ouverture de Chasse à l'homme de Fritz Lang est un modèle dans son genre : un homme prépare un assassinat. Il s'installe, monte son fusil, dissimulé sur la montagne, dans un bosquet. Il attend patiemment sa cible.

Qui apparaît bientôt dans le viseur de son arme. Stupeur du spectateur : c'est Hitler.

Le suspens devient immédiatement insoutenable, bien que l'on connaisse fatalement l'issue de la scène. S'ensuit un film de fuite et de poursuite ébouriffant, jusque dans le métro londonien. Le héros, capturé et interrogé par les nazis, s'évade et sera traqué sans relâche par les espions nazis en Angleterre.

Le film date de 1941, et fait partie des grands films antinazis de Fritz Lang, qui a fui le 3ème Reich en 1933 pour la France puis les États-Unis. Lang n'aura de cesse de revenir au genre noir pour approcher au plus près du mal absolu et dénoncer le fascisme.

1942 - Tueur à gages (This gun for hire), de Frank Tuttle

Petite production méconnue qui se concentre sur la traque d'un tueur à gages (d'où le titre français...), sur un scénario de Graham Greene, le film contribue à révéler Alan Ladd.

C'est un de ceux qui m'ont le plus durablement marqué dès la première vision, tant je ne m'attendais pas à une telle claqué. Ça ne dure qu'une heure vingt, et ça passe à une vitesse dingue. Le duo Alan Ladd/Veronica Lake fait des étincelles, le rythme ne faiblit jamais, certaines scènes sont simplement prodigieuses.

Témoin en est cette course poursuite sur le pont, à la réalisation très moderne (contre-plongées, travellings). Si je ne me trompe pas, un film qui a marqué Tarantino au fer rouge.

1944 - Espions sur la Tamise (Ministry of fear), de Fritz Lang

Fritz Lang adapte ici un roman de Graham Greene, pour son troisième film d'espionnage sur le nazisme. Un homme, libéré de prison, se retrouve pris dans la tourmente d'une organisation criminelle nazie, alors que l'Angleterre subit les bombardements incessants de l'Allemagne.

On voit dans cette scène de poursuite comment Lang utilise ce contexte particulier dans la dramaturgie même, les deux personnages se retrouvant pris dans le flux de l'Histoire, qui règle définitivement le cas de l'un d'eux...

1944 - La femme au portrait (The woman in the window), de Fritz Lang

Fritz Lang encore, et toujours, le véritable grand maître du film noir.

Et Edward G. Robinson, un de ses meilleurs représentants.

Quelle poésie intime, dans l'apparition de Joan Bennett dans le reflet, le jeu du double et de la représentation du désir.

En 30 secondes, un chef d'œuvre de la mise-en-scène.

1944 - Hantise (Gaslight), de George Cukor

Hantise est-il un film noir ? George Cukor n'est pas connu pour avoir œuvré dans le genre. L'intrigue se déroule à la fin du XIX^e siècle.

Et pourtant, cette ambiance poisseuse, ce Londres brumeux, avec ces silhouettes interlopes qui se fauflent sous les porches et le long des ruelles obscures...

Ingrid Bergman, prodigieuse, et Charles Boyer, machiavélique.

L'ancêtre de ce qu'on appelle aujourd'hui le thriller domestique, lointain cousin du Suspicion d'Alfred Hitchcock, Hantise suit le parcours d'une femme que son mari tente de rendre folle, pour sauvegarder un terrible secret.

Un énorme, mais alors énorme coup de cœur pour cette merveille.

La scène que j'ai choisie montre les déambulations de Charles Boyer dans Londres, suivi par son rival, et sa rencontre avec un policier, à la limite du surréalisme.

Quelle grâce de la mise-en-scène, la finesse dont Cukor a fait son style durant toute sa carrière pour montrer la violence des sentiments, la cruauté des hommes (A star is born, The Philadelphia Story, My fair lady...)

1945 - Crime passionnel (Fallen Angel), d'Otto Preminger

Le cinéma d'Otto Preminger, c'est la fougue, l'urgence, la folie, le jazz, la vie.

Cette scène de séduction dans Crime passionnel, quasiment en un seul plan (tout le début dans le bar en tout cas, grâce à un habile travelling au milieu des danseurs) est la démonstration dont le réalisateur insuffle son énergie dans ses films.

1945 - Mildred Pierce, de Michael Curtiz

Michael Curtiz est un grand cinéaste plastique. Il a longtemps été sous-évalué et sa filmographie a pâti de rester à l'ombre du son chef d'œuvre Casablanca. Spécialiste du film d'aventures auquel il a donné ses lettres de noblesse (Robin des bois, L'aigle des mers, Capitaine Blood), il a réalisé plus d'une centaine de films, dans tous les genres.

Sa mise-en-scène aérienne et sa maîtrise absolue des mouvements de caméra en font un cinéaste indémodable qui a indéniablement influencé des cinéastes iconoclastes comme Sergio Leone, Brian DePalma ou John McTiernan.

Dès cette scène d'ouverture, Mildred Pierce montre un savoir faire magistral dans l'art de la narration visuelle, sans aucun dialogue ou presque. Le personnage est laissé hors-champ pendant toute la scène de meurtre et c'est grâce à un large mouvement de grue descendant sur la jetée que nous découvrons enfin Joan Crawford. Curtiz use de tous les axes, toutes les valeurs de plan, du plus large au plus serré, déploie toute la gamme des possibilités cinématographique pour nous conter le tourment du personnage.

C'est du cinéma pur, tout simplement.

1946 - La double énigme (The dark mirror), de Robert Siodmak

Robert Siodmak est l'un des grands piliers du film noir, et entre 1944 et 1946 il va d'ailleurs être l'auteur de pas moins de cinq grands représentants du genre : Phantom Lady, The spiral staircase, The killers, The dark mirror, et Criss Cross.

Cette séquence de La double énigme (The dark mirror) que j'ai choisie, montre comment la caméra explore une scène de crime, nous dévoilant les éléments les uns après les autres, par petites touches : l'heure tardive sur une horloge, une lampe renversée, puis un impact dans un miroir, puis enfin un corps poignardé.

Le mouvement de la caméra n'est pas lié au point de vue d'un personnage, il n'est ici que l'œil omniscient du cinéaste, et donc du spectateur, qui explore la pièce.

1946 - Les tueurs (The killers), de Robert Siodmak

Autre film de Siodmak, Les tueurs. La tension monte ici d'un simple champ/contre-champ entre le personnage et la porte, l'enjeu étant : à quel moment va-t-elle s'ouvrir. Quand la mort va-t-elle débouler dans cette chambre. Le temps s'étire, jusqu'à l'irruption, brutale. Le meurtre reste hors-champ, les visages sont illuminés par les éclairs de tirs, la main retombe, morte.

Et ce n'est que le début du film.

1946 - Deux mains, la nuit (The spiral staircase), de Robert Siodmak

Toujours en 1946, Siodmak réalise le troublant Deux mains, la nuit. Une histoire de serial killer, qui ne s'attaque qu'à des femmes infirmes.

L'héroïne travaille comme femme de ménage dans un grand manoir, qui donne au film toute son ambiance, une atmosphère de film d'horreur et de thriller, à la lisière du fantastique.

On voit ici le jeu du double, avec le miroir, puis le long travelling au dessus des escaliers pour dévoiler la présence de l'assassin, le plan est brutalement coupé par un zoom avant sur l'œil inquiétant.

Tout ceci annonce, trente ans avant, l'esthétique des giallos italiens de Mario Bava et Dario Argento, très influencés par ce film.

1946 - Le criminel (The stranger), d'Orson Welles

Film d'Orson Welles éminemment moins connu que Citizen Kane ou La soif du mal, Le criminel recèle pourtant d'excellents moments dont cette scène de poursuite au découpage savant, Welles y inscrit son style baroque dans les cadrages penchés, les lignes de fuites appuyées, les éclairages en clair-obscur.

Le film raconte la traque de criminels de guerre nazis aux États-Unis.

1947 - Les démons de la liberté (Brute force), de Jules Dassin

Une scène d'évasion et de vengeance brutale, d'une violence hallucinante pour l'époque. Le film entier est un des meilleurs films sur l'univers carcéral et sur l'évasion.

A redécouvrir de toute urgence, toutes affaires cessantes !

1947 - Né pour tuer (Born to kill), de Robert Wise

Tout est dans le titre ! C'est noir, c'est vilain, ça explore les abîmes de l'âme humaine.

Lawrence Tierney incarne un monolithe de violence, qui ne peut réprimer ses pulsions.

J'ai été surpris devant ce film par l'âpreté de son propos et la sophistication de la mise-en-scène, éclatante dans cette scène de meurtre, et aussi dans celle qui suit, où Claire Trevor découvre les corps et décide de fuir les lieux sans donner l'alerte.

Le film entier nous plonge dans le malaise, et se referme sur son spectateur, ne lui laisse que très peu d'espoir. Glaçant.

1947 - La dame de Shanghai (The lady from Shanghai), d'Orson Welles

Malgré que je souhaitais fait partager des films peu connus, je n'ai pu résister à la tentation d'inclure La dame de Shanghai de Welles, mais en évitant la scène des miroirs. Cette scène d'évasion et de bagarre est impressionnante, encore une fois, par ses mouvements de caméra, ses angles et la variété des options de mise en scène et de montage.

1948 - Les amants de la nuit (They live by night), de Nicholas Ray

Un autre grand génie du film noir (et pas que) : Nicholas Ray. Ses films sont sensibles, témoignent de sa finesse dans les relations humaines, jamais manichéens. Citons dans le genre La maison dans l'ombre (un de mes préférés), Le violent, Derrière le miroir, Traquenard.

Les amants de la nuit est le premier film de Nicholas Ray. Coup d'essai, coup de maître. A fleur de peau, un jeune homme en cavale, accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis, rencontre une belle inconnue dont il tombe amoureux, mais ses complices ne comptent pas les laisser en paix...

Quête de rédemption et de l'amour contrarié par le destin. Tragique, magnifique.

Cette scène est celle de la rencontre entre les deux futurs amants. Scène délicate, en retenue, deux êtres qui se méfient, se défient, s'appivoisent.

1949 - Acte de violence (Act of violence), de Fred Zinnemann

Fred Zinnemann est surtout connu pour *Le train sifflera trois fois* et *Tant qu'il y aura des hommes*, mais a également œuvré dans le film noir, notamment grâce à ce beau diamant brut qu'est *Act of violence*. Une histoire de vengeance, un soldat qui veut se venger de son supérieur pendant la Seconde Guerre Mondiale, responsable de la mort de ses camarades.

Un face à face éprouvant entre Robert Ryan et Van Heflin.

1948 - Berlin express, de Jacques Tourneur

Jacques Tourneur est plus connus pour ses films d'horreur que pour ses films noirs, dont il a pourtant réalisé un des chefs d'œuvre, *La griffe du passé*, avec Kirk Douglas et Robert Mitchum (excusez du peu).

Berlin express est un film très sympathique, tourné dans la capitale allemande après guerre, dans des décors encore dévastés. J'adore les polars dans les trains, c'est un vrai sous-genre en soi ! D'autres exemples sont à suivre !

Dans cette scène de bagarre, très belle utilisation de la profondeur de champ, entre le haut et le bas (l'homme qui se tient en hauteur, armé, et les deux hommes qui se battent, au fond de la cuve, dans le même plan), entre différents espaces.

1948 - L'enfer de la corruption (Force of evil), d'Abraham Polonsky

Grand film sur le crime organisé et la loi du silence, porté par un John Garfield possédé par son rôle.

Abraham Polonsky et John Garfield verront leurs carrières brisées par le McCarthisme.

Le film est un des films fétiches de Martin Scorsese, à juste titre.

Cette scène crée un suspense à partir de jeux de lumière (le rai sous la porte, le visage de Garfield moitié en lumière, moitié dans l'ombre) et de cadrage, de cadres dans le cadre (portes, vasistas éclairé en hauteur)

1948 - Marché de brutes (Raw Deal), d'Anthony Mann

Anthony Mann, principalement connu pour ses westerns, a néanmoins réalisé quelques films noirs, dont Marché de brutes, une histoire d'évasion et de pègre.

Cette scène folle de face à face dans la brume crée une tension qui s'amplifie avec les travellings reliant les deux personnages. La distance qui les sépare s'amenuise, jusqu'à la rencontre, fatale. Le décor reste impalpable, nébuleux, la menace est partout, peut surgir à tout instant. Mann crée un monde d'instabilité et de danger permanent, où règnent la corruption et le crime.

1948 - La grande horloge (The big clock), de John Farrow

Film très méconnu et étonnant, La grande horloge débute par un plan séquence (truqué) assez inédit pour l'époque. La caméra se balade avec le personnage dans cet immeuble, monte, descend, balaie les espaces.

1949 - Le rebelle (The Fountainhead), de King Vidor

Faire un film noir avec un personnage d'architecte : c'est possible. Et King Vidor en a fait un chef d'œuvre.

Cette scène repose sur des silences et des non-dits, on ressent toute l'animosité et le désir entre les deux personnages. La structure des cadrages, le sous-texte social (elle, en blanc immaculé, en haut, les ouvriers, en sueur et crasseux, en bas), tout le conflit ici ne passe que par la mise-en-scène.

King Vidor est un des grands maîtres du cinéma (La foule, Duel au soleil), et le démontre une nouvelle fois ici avec brio. Un film indispensable, incontournable.

1949 - Pour toi, j'ai tué (Criss Cross), de Robert Siodmak

Siodmak, de nouveau, et un de mes préférés. Une scène de braquage dingue, sidérante.

Comme les polars de train, j'adore les films de braquage, à l'instar de Quand la ville dort de Huston ou L'ultime razzia de Kubrick. Et ce Criss Cross que Burt Lancaster inonde de sa présence magnétique et animale.

1949 - L'enfer est à lui (White heat), de Raoul Walsh

LE film de gangster par excellence, avec un James Cagney au sommet de son art, cabotinant à outrance pour notre plus grand plaisir.

Cette scène de prison transpire le malsain, le personnage bascule dans la folie. Portrait sans fard d'un psychopathe et de sa relation toxique avec sa mère, le film est un électrochoc, condensé de cruauté, plongée dans un esprit malade, dont on ne ressort pas indemne.

Les pleurs de Cagney, dans cette scène de prison, me donnent encore la chair de poule.

1950 - Femmes en cage (Caged), de John Cromwell

Film de prison, et film de femmes. Écrit par Virginia Kellogg (mais réalisé par un homme, John Cromwell), et porté par un casting presque entièrement féminin (le film se passe dans une prison pour femmes), il narre les mésaventures de Marie, condamnée pour braquage, et son parcours pénitentiaire, la sororité des détenues, l'oppression des matones.

Et cette scène hallucinante, avec le petit chat récupéré la veille et dont Marie prend soin, point de départ d'une mutinerie dont la chute vous broie l'estomac. L'injustice, au cœur du propos, s'abat aveuglément.

1950 - Le démon des armes (Gun crazy), de Joseph H Lewis

Film d'une violence inouïe en 1950, Gun crazy a marqué des générations de cinéphiles et de cinéastes (Scorsese et Tarantino, encore eux). Les personnages principaux n'ont pas de remords, peu de morale, en s'enfuyant dans un torrent de brutalité. Le film dérange, malmène son spectateur, ne laisse aucun répit.

La scène d'ouverture pose le décor, la fascination pour les armes à feu, la haine des forces de l'ordre.

1951 - La maison sur la colline (The house on Telegraph Hill), de Robert Wise

Un des premiers thriller domestique, une sombre histoire d'échange d'identité et de menace au sein du foyer. L'angoisse monte scène après scène, le duel que se livrent les deux époux monte en puissance au fur et à mesure que tombent les révélations.

Cette scène montre Victoria, l'héroïne, tentant de fuir le foyer, réalisant que les freins ne répondent plus... Tentative de meurtre ? Accident ?

1951 - L'inconnu du nord Express (Strangers on a train), d'Alfred Hitchcock

Comme pour La dame de Shanghai, je n'ai pas pu résister à inclure cette scène dans la playlist, bien que le film soit très connu. Mais ça reste une des plus grandes scènes de meurtre pour moi, soudaine et brutale, la vue dans le reflet des lunettes est une idée de génie (Hitchcock, quoi...).

Et Strangers on a train est un de ses plus grands films, une pure histoire criminelle, une merveille de psychologie.

1952 - L'énigme du Nord Express (The Narrow Margin), de Richard Fleischer

Un autre polar de train !

Une femme doit se rendre en train à un procès au cours duquel elle doit témoigner contre un mafieux, escortée par des policiers. Sa tête est mise à prix, elle ne doit pas parvenir à destination !

Le pitch est simple et efficace et pose les conflits d'entrée. Le suspense ne retombe pas, c'est un parfait huis-clos sur rails, un thriller sans temps morts.

La scène présentée ici se situe au début, une première tentative d'assassinat de notre témoin alors qu'elle doit aller à la gare.

1953 - La loi du silence (I confess), d'Alfred Hitchcock

Hitchcock, encore et toujours. Un synopsis diablement efficace, un vrai cas de conscience : un prêtre recueille la confession d'un assassin, mais ne peut en parler, secret de confession oblige. Or l'assassin revêtait une soutane lors de son crime, et c'est bientôt notre prêtre qui est accusé à tort, sans pouvoir se défendre...

Il faut tout le génie de l'interprétation de Montgomery Clift (sa seule incursion chez Hitchcock), sa sensibilité à fleur de peau, pour nous faire ressentir le désarroi du prêtre, sa solitude, son enfermement et sa profonde probité.

1955 - La maison de bambou (House of bamboo), de Samuel Fuller

Plusieurs films de Fuller s'inscrivent dans le film noir ou le polar, et tous sont marquants.

Tous les films de Fuller le sont, de toute manière. Un artisan du 7ème art, un franc-tireur, loin des carcans hollywoodiens, qui aime à dépeindre la vie sans artifices, brute de décoffrage.

La maison de bambou se situe à Tokyo et suit un policier qui s'infiltré dans un gang de braqueurs. Malgré son envie de venger une victime du chef des braqueurs, il va se rapprocher de celui-ci. Fuller place cette relation au centre du film, amour/répulsion entre les deux hommes jusqu'à cette d'affrontement finale au sommet d'un building.

1956 - La cinquième victime (While the city sleeps), de Fritz Lang

Terminons ce petit voyage avec Fritz Lang, en 1956. Une histoire de tueur en série, mais surtout une histoire de journalistes sans scrupules, prêts à tout pour un scoop.

Une scène de poursuite, en apnée, dans le métro (qui rappelle celle du métro londonien de Man hunt), ponctuée par le crissement des rails et les respirations, de longs travellings latéraux.